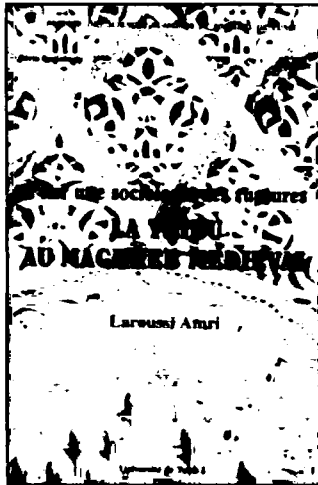


◆ Laroussi AMRI, *La tribu au Maghreb médiéval, Pour une sociologie des ruptures*, Université de Tunis I, 1997, 310 p. (série sociologie, volume VI)

**P**ourquoi le Maghreb, dans son histoire propre, n'a-t-il pas suivi le modèle cumulatif de l'Europe occidentale ? Pour répondre à cette interrogation liminaire est énoncée l'hypothèse d'une *problématique des ruptures* qui permettrait de comprendre la trame d'une histoire non cumulative. La forme de la tribu *siba* comme tribu de l'hinterland, constituant une unité sociale moins altérée que la tribu *makhzen* et que les organisations gravitant autour de la ville, est privilégiée dans une approche tour à tour historique et anthropologique. Pour expliquer le contemporain, nous sommes conviés à remonter le temps jusqu'à l'âge médiéval, tandis qu'une plongée anthropologique nous



amène jusqu'au noyau élémentaire de la tribu qui se caractérise par son aspect segmentaire. C'est dans ce balancement entre un registre évolutionniste et un registre segmentariste que ce déploie la thèse. Après un cheminement détaillé au sein des grandes tribus de l'intérieur du Maghreb et des formes d'émergence et d'organisation du politique, trois types de ruptures sont identifiées.

Dans l'histoire, les apparitions successives, des Etats au Maghreb, sont restées dépendantes d'un modèle segmentaire qui structurellement interdit l'émergence d'un organe spécialisé dans la gestion de la violence. Aussi, dans les diverses expériences de fondation étatique, le jeu politique n'est-il jamais sorti des limites de la tribu et de sa logique. Faute de cette émancipation, *l'Etat est demeuré prisonnier des signes et des valeurs de la rupture*.

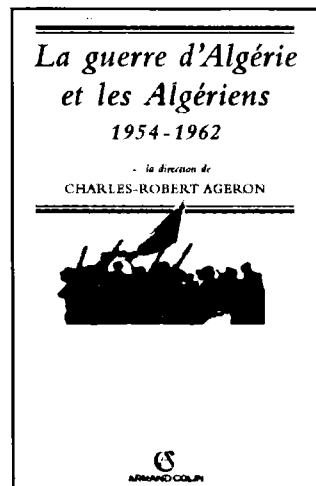
La seconde rupture est spatiale. Elle oppose la centralité d'un pouvoir prenant appui sur des tribus *makhzen* à la dissidence périphérique des campagnes. Cette contradiction est stérile. Elle n'engendre pas le mouvement et la dynamique sociale. Au contraire, elle génère des logiques irréconciliables.

La troisième rupture est issue d'une *surdétermination du politique*. Lié à une forme spécifique de commandement, tribal ou maraboutique, les exploitations agraires n'ont jamais débouché sur une accumulation primitive. Loin de constituer la base d'une stratification sociale d'où émergerait une classe de propriétaires fonciers, elles sont restées dépendantes de commandements instables et changeants.

Aussi est-ce par une série de distorsions, y compris l'inadéquation des champs sémantiques de l'Islam aux réalités locales, que l'histoire tribale du Maghreb nous apparaît. Cette histoire appelle une sociologie des ruptures dont bien des développements restent à construire.

◆ *La guerre d'Algérie et les Algériens 1954-1962, sous la direction de AGERON Charles-Robert*, Paris, Armand Colin, 1997, 346 p.

**A**boutissement d'une table ronde organisée par l'Institut du temps présent (CNRS) en 1996, ce livre regroupe les contributions de seize chercheurs - huit Algériens et huit Français. On ne présente plus le maître d'œuvre de cet ouvrage collectif, Charles-Robert Ageron, dont les travaux d'histoire sur l'Algérie coloniale constituent pour tous les spécialistes une référence incontournable et, sur de nombreuses questions, encore inégalée. L'intérêt de cet ouvrage est d'explorer des aspects de la guerre de libération nationale peu ou pas du tout connus : ainsi de l'organisation judiciaire du FLN présentée par Thénault, de sa propagande radiophonique



par Ageron ou du complot Lamouri remarquablement analysé par Harbi. Il ne s'agit donc pas dans ce livre de proposer des analyses globalisantes de la guerre d'Algérie, mais plutôt d'affiner la connaissance encore fragmentaire que l'on a de ses modalités concrètes, en dépit d'une production historiographique pourtant pléthorique. En outre, comme son titre l'indique, une perspective interniste est ici privilégiée, qui, mis à part les aspects

militaires, institutionnels et politiques (Carlier, Ageron, Kaddache, Djerbal, Thénault et Harbi) accorde une large place à l'histoire sociale et à celle des représentations (Lacoste-Dujardin, Ihaddaden, Lefeuve et Ageron). Mais c'est surtout par un troisième axe de recherche que cet ouvrage affirme son originalité : *La révolution algérienne ou la mémoire de la Guerre d'indépendance*. Regroupant le tiers des contributions, cette partie du livre traite des parts respectives de l'Histoire, de la célébration, du mythe, de l'idéologie, du témoignage et de la mémoire aussi bien dans l'historiographie de la guerre d'Algérie que dans la façon dont les contemporains se la représentent. Cela en envisageant le balancement entre Histoire et témoignage (Chenntouf), idéologie et Mémoires (Meynier), mémoire et médias (Soufi), historiographie et mythologie (Remaoun), Histoire et Mythes (Pervillé), ainsi que le rôle des images dans l'ensemble du traitement médiatique de la guerre d'Algérie. Enfin, on appréciera particulièrement le souci de ne pas rabattre le passé sur le présent sans pour autant s'interdire des mises au point qui invalident les raccourcis historiques auxquels procèdent certains protagonistes de la guerre civile contemporaine (ainsi des "anciens et nouveaux harkis" de Guy Pervillé).

◆ **CUBERTAFOND Bernard, Le système politique marocain**, Paris, L'Harmattan, 1997, 189 p.

**A** l'enseigne d'une enquête sur la " spécificité " marocaine, l'ouvrage de B. Cubertafond interroge les recompositions en cours du système politique marocain depuis la fin des années 1980 en se plaçant dans une double perspective qui pourrait apparaître au premier abord contradictoire, mais qui a le mérite de rompre d'emblée, avec les simplifications manichéennes bien souvent de rigueur à propos du Maroc. Tout d'abord la consolidation inexorable du pouvoir monarchique a réussi à faire entériner par l'ensemble des forces en présence une division du travail politique confirmant l'ensemble de ses prérogatives, faisant désormais l'objet d'un "consensus " inattaquable, sauf à s'exclure de la scène



politique et de celle des recompositions de la scène politique dans la logique des réformes constitutionnelles octroyées par le roi aux partis, qui font place à un approfondissement du pluralisme et à ce qu'il est convenu de désigner comme une " ouverture politique ". En ce qui concerne la consolidation du pouvoir royal, l'auteur commence par mettre en question l'hypothèse d'une monarchie constitutionnelle au regard de l'allégeance (*bay'a*),

fondement de la légitimité monarchique : ce qui place le souverain au dessus de toute contrainte autre que celles de son statut et qui, en même temps définit les termes et les enjeux de sa responsabilité politique. Plus loin l'auteur analyse la centralité, voire l'exclusivité, de l'initiative du " roi constituant " dans le processus de recomposition des institutions et de la scène politique elle-même. Le roi, " maître du temps politique ", " décideur primordial " et garant du contrôle social demeure celui qui fixe, en dernière instance, les termes et les limites de l'opposition légitime, en même temps qu'il trace les contours de la scène politique " formelle " et celle de l' " informalité " tolérée, voire encouragée à travers le réseau associatif. Par rapport à la consolidation de l'ouverture politique, B. Cubertafond pose la question de la capacité des partis politiques marocains à tirer parti de la marge de manoeuvre qui leur est concédée par l'initiative royale pour imposer leur médiation entre l'État et ce qu'il est convenu de désigner par la " société civile ". Entre épuisement des légitimités héritées de la lutte de libération, principal fonds de commerce de l'opposition et l'habileté déployée par le Ministère de l'Intérieur pour jouer sur les contradictions de ladite opposition et conserver le contrôle de l'ensemble du processus de réforme politique en cours, le soupçon existe que celui-ci n'ait pour finalité ultime... que la consolidation du *statu quo*.

◆ **DEGEORGE Gérard, Damas des origines aux Mamluks**, Paris, L'Harmattan, 1997, 412 p (Coll. *Comprendre le Moyen-Orient*).

**A** près avoir publié *Damas des Ottomans à nos jours*, G. Degeorge propose pour un lectorat assez large une nouvelle étude qui retrace l'histoire de la cité des origines au seizième siècle. Centre de production agricole, lieu d'échange entre bédouins et sédentaires, point de croisement d'itinéraires menant aux mondes indiens et chinois par le golfe arabo-persique à la péninsule arabique, à la mer Rouge et par là à l'Afrique orientale et à l'Europe, Damas eut très tôt une vocation politique, commerciale et culturelle. Archéologie, Bible, tradition, documents d'archives, descriptions de voyageurs sont autant de sources utilisées pour retracer l'histoire de cette ville. Au-delà des traces archéologiques



découvertes en Damascène, faisant remonter la présence de groupes humains à plus de deux cent cinquante mille ans (paléolithique) et attestant d'une certaine continuité du néolithique jusqu'à l'époque historique, c'est dans les textes pharaoniques que se trouve la première mention de Damas. Ta-mas-q est en effet un des noms inscrits sur un pylône du temple d'Amon à Karnak qui célèbre les victoires de Tuthmosis III (1525-1512). Elle fut ensuite à

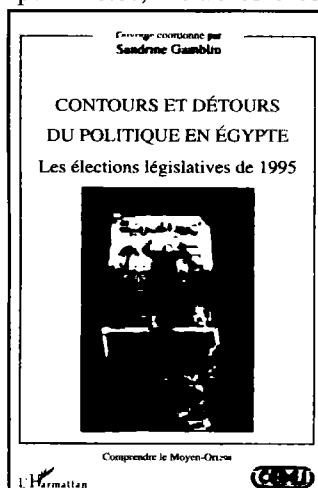
l'époque araméenne, la capitale prospère d'un puissant royaume.

Nous suivons à partir de là, siècle après siècle, son évolution urbanistique, sociale et politique à travers une histoire riche en événements. Damas fut balayée par les Assyriens. Puis elle passa sous la domination des néo-Babyloniens, des Perses, des Grecs et enfin des Romains. Trois années seulement après la mort du Christ elle comptait une communauté chrétienne importante que l'on projeta de persécuter : ce fut Saül (Paul) qui en fut chargé mais il se convertit sur le chemin de Damas...

Au IVème siècle elle devint chrétienne sous le règne de Théodose, et ne fut pas épargnée ensuite par les querelles théologiques et politiques qui secouèrent l'empire byzantin. Elle subit ensuite durement les conséquences de la guerre contre les Sassanides pour finir par devenir musulmane en 636. En 657, Mu'awiyya qui avait été jusqu'alors son gouverneur en fit le siège de son califat. Elle le demeura jusqu'en 750 date à laquelle elle fut remplacée dans ce rôle par Bagdad. Elle se plia alors successivement à l'administration des Abbassides, puis des Fatimides et enfin des turcs (Seljoukides, Burides,...). L'ouvrage se termine avec les Mameluks sous lesquels, selon l'auteur, en dépit des troubles internes et malgré l'invasion de Tamerlan, Damas connut une période de prospérité, qu'attestent encore les nombreux ouvrages d'art et les monuments.

◆ **Contours et détours du politique en Egypte. Les élections législatives de 1995, ouvrage coordonné par GAMBLIN Sandrine, Paris, Le Caire, L'Harmattan, CEDEJ, 1997, 345 p.**

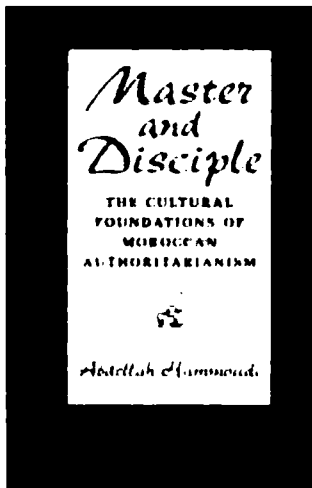
Annoncées en Egypte et à l'étranger comme un événement devant consacrer le pluralisme politique et l'avancée de la démocratie, les dernières élections législatives (29 novembre-6 décembre 1995) n'ont pas tenu, de ce point de vue, leurs promesses puisqu'elles ont été largement entachées par des phénomènes de fraude et de violence et se sont soldées, *in fine*, par la victoire écrasante (94 % des sièges) du parti au pouvoir, le Parti National Démocrate (PND). Considérant toutefois que le déroulement localisé des campagnes électorales laissait entrevoir une réalité politique complexe, plusieurs spécialistes, membres d'un programme de recherche



conduit dans le cadre du CEDEJ, ont entrepris de déchiffrer les logiques du jeu politique "à l'égyptienne" en se basant sur l'observation directe des pratiques électorales et sur une analyse des logiques de la représentation politique. Le produit de leurs travaux offre au lecteur trois types d'entrées. L'analyse du cadre légal des élections permet d'abord de comprendre la distance entre les règles juridiques et pragmatiques du jeu politique, les premières instituant les conditions minimales d'une compétition pluraliste tandis que les secondes consacrent leur détournement, compromettant, ce faisant, toute possibilité d'alternance (M. Paradelle). Suivent cinq études portant sur les modes d'insertion du PND (D. Al-Khawaga) et des partis d'opposition dans la bataille politique, sur leur gestion des candidatures et des alliances électorales, fort révélatrices, au demeurant, des rapports souvent ambivalents entretenus par les candidats de l'opposition avec le parti au pouvoir (E. Kienle, A. Boutet, B. Ramses). Le sort réservé par le régime aux Frères musulmans fait par ailleurs l'objet d'une analyse spécifique expliquant les raisons de leur échec (A. Roussillon). Enfin, démonstration est faite, grâce à des études de terrain consacrées aux dynamiques locales de la campagne électorale et articulant plusieurs échelles d'observation, que "les antagonismes de la classe politique dans son ensemble ne relèvent pas uniquement de luttes entre parti au pouvoir et partis d'opposition, mais recouvrent aussi (et surtout) des logiques de concurrence et d'alliances liées à l'histoire et à l'organisation des sociétés locales" (G. Abdel-Nasser, E. Longuenesse, D. Monciaud, A. Abd al-Razaq, S. Gamblin).

◆ **HAMMOUDI Abdallah, Master and Disciple. The Cultural Foundations of Moroccan Authoritarianism, Chicago & London, The University of Chicago Press, 1997, 194 p.**

Ce livre part d'un constat : malgré leurs différences, les sociétés arabes contemporaines ont un point commun, elles sont toutes gouvernées par des régimes autoritaires. En prenant appui sur le cas du Maroc, Hammoudi entreprend de rendre ce système politique justiciable d'une anthropologie historique qui s'attache à dégager le paradigme selon lequel s'institue le lien social et politique. Hammoudi explique qu'au cœur de la culture marocaine dans laquelle se déploient l'autorité et la soumission absolues, et enracinée dans le mysticisme islamique, une configuration paradigmatique peut-être



observée dans la mise en scène de l'initiation mystique sous la forme d'une dialectique fondamentale entre maître et disciple. Bien qu'il ait été en conflit avec d'autres formes culturelles, ce paradigme a été réalisé de façon systématique dans les systèmes coloniaux et post-coloniaux. De cette façon, en étant transféré de la vie soufie à la sphère politique, ce paradigme en est venu à informer tous les aspects majeurs des relations marocaines :

personnelles, politiques et sexuelles. L'auteur est ainsi conduit à affirmer que tant que la dialectique maître-disciple soutiendra les relations de pouvoir, l'autoritarisme masculin restera la forme politique dominante. Au total, ce livre propose une bonne synthèse des travaux sur l'histoire et l'anthropologie politiques du Maroc des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Ainsi de la présentation critique et analytique concise des thèses de Waterbury et de Leveau qui constituent des moyens termes entre les problématiques propres à la politologie et celle de l'anthropologie politique classique. Nous serons beaucoup plus réservé, en revanche, sur l'économie théorique de sa démonstration relativement au projet ambitieux qui le motive. C'est sans aucun doute à propos de la liaison entre la nature de la domination politique et l'échange de dons que Hammoudi nous livre ses analyses les plus fines des développements politiques du Maroc contemporain. Notamment lorsqu'il montre comment les échanges de dons entre le souverain et ses sujets inhibent à la fois la rationalisation du système politique, du fait du caractère nécessairement personnel des liens politiques tissés de cette façon, et du système économique en grevant l'économie rurale de façon plus radicale encore que les prélèvements fiscaux.

◆ **LAROUÏ Abdallah, Islamisme, modernisme, libéralisme : esquisses critiques**, Centre culturel arabe, 1997, 239 p.

C'est un ouvrage éclectique qu'Abdallah Laroui donne à lire sous forme d'un recueil de conférences prononcées pour la plupart hors du Maroc entre 1987 et 1996, dont la cohérence s'énonce dans le titre même du recueil - *Islamisme, modernisme, libéralisme*. Cet intitulé désigne les trois principales polarisations de "l'idéologie arabe contemporaine". L'intérêt du rapprochement de ces textes est de permettre à l'auteur d'analyser les recompositions de la visée identitaire et de caractériser l'historicité dans laquelle elles se produisent, tout en précisant sa propre position par rapport à la *modernité*



comme problème : refus du *présupposé identitaire au nom d'une communauté des expériences historiques et affirmation de la spécificité des besoins actuels des peuples arabes*. L'interrogation récurrente qui court tout au long de ces textes est celle de savoir ce que l'on fait en désignant comme *musulmans* ou *islamiques* - l'identification en termes d'arabité n'est pas évoquée - les diverses expressions du vivre-ensemble des sociétés ayant l'islam en

partage, au risque d'essentialiser une identité promue au rang de principe causal et de méconnaître la spécificité et les variations de ses réalisations historiques. Il s'agit pour l'auteur de manifester les conséquences - et les limites - des modalités de diffusion de la modernité sur le mode de "l'ingérence" de l'Occident dans les sociétés colonisées, rebaptisées "Tiers Monde" après la fin des empires coloniaux et leur remplacement par le condominium américano-soviétique. D'autre part, la mise en perspective de ces textes est l'occasion pour A. Laroui d'explicitier son propre cheminement intellectuel et politique du marxisme, qu'il définit comme "une simple idéologie politique qui, loin de décrire la réalité sociale, se contentait d'exprimer les espoirs et les illusions d'une toute petite fraction de la population", et le libéralisme qui est bien près de lui apparaître comme une idéologie "nécessaire", mais appelant de sa part une double interrogation: *Jusqu'à quel point, sommes-nous capables aujourd'hui de comprendre le libéralisme ? Jusqu'à quel point, sommes-nous préparés à vivre totalement notre modernité en dépit de toutes ses contradictions, de toutes les difficultés, les antinomies, les distorsions qu'elle entraîne ?*

◆ **POUILLON François, Les deux vies d'Etienne Dinet, peintre en Islam**. L'Algérie et l'héritage colonial, Paris, Balland, *Le Nadir*, 1997, 313 p.

Le destin du peintre converti Étienne Nasreddine Dinet (1861-1929) présente une image discrète, modérée, presque conventionnelle. Jusqu'à la très récente rage destructrice des signes d'une vie culturelle occidentale en Algérie, l'homme et son oeuvre y ont connu une consécration tranquille. Installé à Bou Saâda dès 1883 et converti à l'Islam en 1913, Dinet a l'excentricité de choisir le camp des réformistes musulmans. Il mène une vie régulière dans sa famille d'adoption d'oasis saharienne, séjourne parfois à Alger où il achète une maison tout en gardant l'habitude des voyages à Paris. De cette rencontre paisible entre mode



de vie, sensibilité et spiritualité, naîtra la peinture orientaliste de Dinet, démodée mais sincère, attachée à *peindre l'âme musulmane*. Il laisse près de cinq cents tableaux et plusieurs ouvrages dont la plupart co-signés avec son ami Sliman. L'Exposition Coloniale de 1931 marquera la gloire modeste de son oeuvre. Dans l'Algérie coloniale, un musée entretiendra son intérieur, ses travaux et sa mémoire. La fidélité de cet artiste à la société qu'il a choisie pour vivre, peindre,

écrire et mourir lui vaudra une réhabilitation qui scellera officiellement une présence française intériorisée, adoptée, domestiquée, intégrée, légitimée. La création d'un musée national sera décidé en 1969 et ouvert de 1993 à 1995. Des articles, expositions et catalogues authentifient l'appartenance de la peinture de Dinet au patrimoine culturel algérien.

Cette biographie allie la richesse d'information et de suggestion d'une enquête ethnographique et le plaisir d'une histoire qui laisse aux époques, faits et hommes, épaisseur et complexité. Dans une composition agréable et dans un style alerte et léger, F. Pouillon tresse les détails d'une existence atypique dans son évolution et épanouissement tout en interrogeant le sens de sa réappropriation artistique et politique par l'Algérie indépendante et nationaliste. Le lecteur pénètre jusqu'au tréfonds de l'Algérie actuelle, ses climats successifs, ses passions et ses démons, son passé infernal et son héritage douloureux. L'incrustation et l'ancienneté du métissage culturel qu'expriment la vie et la postérité de ce sage "frontalier" de la culture franco-maghrébine sont racontés avec une compréhension et une sympathie qui font de cet ouvrage un hommage sensible et discret à la société algérienne déchirée par la violence, malade de son rapport à soi et d'une ambivalence, pour beaucoup, insupportable.